

ANNE SARAH HUGON

L'ÎLE DU DUC
LÉZARD

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539337

Dépôt légal : septembre 2026

*Come ride with me
Through the veins of history
I'll show how God
Falls asleep on the job
How can we win
When fools can be kings ?
Don't waste your time
Or time will waste you.*

Muse, Knights Of Cydonia

*Listen to my story.
This... may be our last chance.*

Tidus, Final Fantasy X

1.

J'ai senti ma tête se vider. J'ai cru que j'allais m'endormir et j'ai prié pour que quelqu'un, n'importe qui, vienne s'endormir à mes côtés. Puis tu es arrivé. Désormais, jamais je ne t'abandonnerai, et je ne serai plus jamais seul.

Chrisdom et moi, de nouveau réunis sur cette plage de sable blond qui me file délicatement entre les doigts. La chaleur est réconfortante. Le soleil couchant peint le ciel de chatoyantes couleurs orangées au-dessus du calme de la mer. Le tableau est idyllique. J'arrive à m'y voir, de dos, une guitare acoustique en main, un ukulélé posé à ma droite. Le spot rêvé pour figurer sur la pochette d'un vinyle collector de musique à surfeurs ! Pour la confiance, ce n'est pas exactement mon registre. Mais je m'impose une ligne directrice qui vise à garder mon esprit ouvert à tous les genres et tous les styles. Entre nous, la tâche s'avère sévèrement ardue quand il est question de pop aux sonorités trop assumées.

Voilà qui commence à faire une bonne entrée en matière en ce qui me concerne, moi qui, pour votre plaisir à venir, ai toujours souffert d'une extraordinaire logorrhée se manifestant concrètement par une chiasse verbale qui frôle parfois la pathologie. Une thérapie conclurait sans doute que je compense ainsi un manque de confiance certain, voire une pudeur excessive. C'est cela, je me considère comme un homme à la sensibilité à fleur de peau, ce que j'ai longtemps vécu comme un calvaire, mais dont j'ai fini par m'accommoder avec le projet d'en faire commerce à la manière des artistes. Pourtant, descendant d'une interminable lignée d'enseignants croisés à des médecins généralistes, je vous laisse deviner que rien ne m'y prédestinait. C'était sans compter sur une fortuite bifurcation de parcours quand je croisai la route de ceux qui partageraient avec loyauté, bravoure et franche camaraderie, ce qui deviendrait NOTRE destinée.

Elle commença dans les rangs du collège, là où je fraternisai avec Nico et Fred. Nous formions un indéfectible trio d'acolytes unis dans le même désarroi commun à tous les ploucs que nous étions, lequel nous promettait un ennui à vie, enfermés dans des postes d'administratifs rattachés à la mairie, comptables, ou autres réjouissances, telles que les « planques de fonctionnaires », comme l'aurait dit mon grand-père avec un insoupçonnable, mais sincère respect que je partage envers tous ces gens qui se sacrifient pour la communauté. Mais un soir de fulgurance, je compris que nous n'étions pas faits pour l'ordinaire dans lequel nos comparses semblaient se repaître avec lassitude. Je fis alors le serment solennel que je nous guiderais loin de la platitude d'une vie dénuée de sens. Nous nous lançâmes dès lors avec un entrain exemplaire, à l'âge juvénile de treize ans, moi assurant au chant comme à la guitare, Nico en dieu de la basse, et Fred, qui avait trouvé sa plus belle voie en la batterie en ce qu'elle lui permettait d'exceller sans avoir dû se farcir le solfège. Fred le malin, nous l'appellerions plus tard.

Cependant, malgré l'envie et des aptitudes incontestables, long fut le chemin qui nous permit de nous trouver. Stylistiquement, nous traversions le désert. Et nous passions plus de temps à tenir d'interminables réunions échouant désespérément à accoucher d'un nom de groupe convenable, qu'à pratiquer notre art. Il faut dire que, déchiré entre une mère fan des Beatles et un père qui m'avait abreuvé de Led Zeppelin, mon identité artistique dut éclore avec les difficultés de la contradiction. D'autant que Fred et Nico avaient eux aussi à faire face à de sérieuses divergences d'influences musicales. En conséquence, nous traversâmes une période de conflits stylistiques qui ne déboucha sur rien, mis à part une bouillasse aux sonorités aussi insipides que discordantes.

Ce fut seulement lors d'une journée d'été de 2001 que la révélation se présenta dans un festival de musique bien connu en Bretagne et au-delà, et que je choisis de ne pas citer, car... est-ce bien utile ? La vérité se dévoila donc devant mes yeux éveillés. Un nom, aussi court que puissant, une évidence en quatre lettres capitales qui donnent naissance au

logo parfaitement ultime lorsqu'elles sont encadrées de leurs deux barres mythiques. Muse. Tout simplement. Avant même d'entendre les premières notes, quand ce petit homme aux cheveux bleus se présenta de son humble stature sur scène, j'eus le pressentiment que quelque chose allait se passer. Et ce fut un orage. Une tempête musicale que je me pris en pleine face ! La guitare traça littéralement des éclairs dans le ciel sur *Plug In Baby*. J'étais fasciné cependant, je n'éprouvais aucune jalousie. Non, ce n'était pas l'adage du métalleux que je prétendais être. Je me concentrais plutôt sur l'analogie qui me sautait aux yeux tellement que cela en devenait subjuguant. Ces trois petits gars n'étaient rien d'autre que Fred, Nico et moi ! Ils étaient Nous, avec un train d'avance. Ou plutôt, *Nous* étions *Eux* avec un train de retard. Muse allait tout naturellement devenir notre référence. L'idéal recherché, mais jamais égalé que tout groupe se doit d'avoir.

Muse, c'est une inspiration illimitée qui se défait sans complexe des diktats de genre dans le monde musical. Un coup je te sers du rock fougueux pur et dur. Un coup du métal bien lourd et sombre au possible. Je balance ensuite dans la pop pour rigoler un peu, et je t'envoie du classique dans la foulée ! Et vas-y que je finis avec des touches d'électro pour te déboussoler davantage !

Muse, c'est des riffs incontournables autant qu'inoubliables. C'est les falsettos sans rivaux de Matthew Bellamy, des prestations légendaires, et des chants scandés par une foule hétéroclite en transe.

Mais Muse, c'est avant tout trois blédards de Teignmouth, Devon, Angleterre profonde. Matthew Bellamy, Dominic Howard, et Chris Wolstenholme. Si ce n'est leur talent, naître anglais fut assurément leur premier atout, eu égard à la dominance britannique incontestable dans la sphère de la pop-rock-métal-punk-alternatif. Rien n'était joué d'avance pour autant. Car ils grandirent et se rencontrèrent dans un trou perdu qu'on imagine aisément jonché d'embûches tout le long de la route qui mène au succès. Sûr que si AC/DC avait mis un pied à Teignmouth, leur chef-d'œuvre se serait intitulé

Highway To Teignmouth !¹ Et pourtant... et pourtant, c'est sur ces nobles terres que naquit Muse. Ils nous ont offert bien plus que de la musique. Ils nous ont offert l'espérance. L'audace de jouer notre propre inspiration, et une méga communauté de fans parmi les plus dévoués. Ils nous ont offert un véritable art de vivre !

Néanmoins, ma fière bande dut faire le constat amer qu'il ne suffisait pas de suivre l'art de vivre délirant de nos modèles. Des années plus ou moins chaotiques défilèrent. Des années où nous changions toujours plus souvent de nom de scène plutôt que d'achever des morceaux dignes d'ameuter les foules.

Les concours infructueux se suivirent alors et se ressemblèrent dans les sévères défaites qu'ils nous infligeaient. Toutefois, il n'y eut rien de pire que de jouer des reprises dans les fêtes communales des patelins environnants. Je crois que ce fut ce qui eut raison de Nico. Nous étions dans cet âge où les jeunes gens entrent dans le grand boulevard de l'avenir et choisissent plus ou moins maladroitement leurs voies. J'avais intégré une université de Lettres, tandis que Fred suivait un parcours dans une école d'Art. Nous étions à demi emballés par nos spécialités et tentions tant bien que mal de conserver un peu de crédibilité. De son côté, Nico poursuivait son Master de Physique fondamentale. Son épanouissement nous avait jusqu'alors échappé, et nous fûmes d'autant plus surpris quand, un jour, il nous lâcha :

— La fête de quoi ? Non, désolé, les gars. Je dois bosser mon mémoire.

Ce sur quoi Fred et moi le chambrâmes, inconscients que nous étions de l'inclination sincère de Nico pour ses études.

— Ça va ! nous avait-il rétorqué vertement. Sérieux, j'ai mieux à faire que donner à valser aux mamies du coin ! Non, mais vous en avez pas marre ? Faut grandir un peu les gars...

Ce n'était pas tant le fond de son propos, mais bien la consternation avec laquelle il avait prononcé ces mots qui fit le plus de dégâts. Nico nous réduisait d'un seul coup dévastateur à l'état de vers de terre admiratifs devant des étoiles

1 En référence à *Highway To Hell* (traduire Autoroute Vers l'Enfer), *Highway To Hell*, 1979. AC/DC.

inatteignables. Nous passions pour de minables, pitoyables, êtres qui se plaisent à traîner dans leurs campus, côtoyant cracheurs de feu, jongleurs et hippies en tout genre, plus qu'ils ne trouvent d'intérêt à rejoindre les amphithéâtres, cocons de la connaissance. C'était une claque difficile à encaisser. Je ne voulus cependant pas juger Nico, mon ami de toujours. Mais je n'en pensais pas moins. Sa sévérité n'avait eu d'égal que sa banalité. Fred me confia plus tard qu'il pensait que nous avions couvert le bal de trop, qu'il fallait « le comprendre après tout. Il est aussi déçu que nous. Il ne pensait rien de ce qu'il a dit. Il va se ressaisir... », et cetera. En mon for intérieur, je n'y croyais pas. Je laissai donc à Fred la charge de remonter le moral de notre ami perdu, tandis que je cachai mon désespoir ainsi que mon chagrin profond.

Quelque temps plus tard, j'acceptai un poste de professeur particulier de littérature. J'enfonçai encore le clou en proposant des cours de piano en prime. Je m'insérai ainsi peu à peu dans la société ordinaire, fréquentant les enfants de bonne famille, lesquelles veulent toujours le meilleur pour leurs rejetons, les poussant inlassablement à devenir le meilleur des meilleurs. Qu'importe s'ils les condamnent de ce fait à être privés à tout jamais d'une partie non négligeable des joies de leur enfance. En outre, il m'arrivait régulièrement de croiser le prof particulier de maths, celui d'anglais également, sans oublier celui de chimie. Et je jure que j'ai un jour même salué le prof de mandarin dans l'ascenseur ! Nous hochions la tête poliment pour nous dire bonjour, parfois nous faisions entendre notre voix. Le luxe étant quand nous échangeons un « Vous allez bien ? » « Très bien. Et vous ? », « Ça s'est bien passé ? » « Tout à fait. Bon travail à vous ! ». *Tout à fait, oui ! J'ai surchargé la pensée de cet enfant en souffrance, qui n'attendait qu'une seule chose en rentrant d'une longue journée de labeur scolaire... et ce n'était certainement pas moi !* Pourtant, je m'imposais de jouer mon rôle, tant et si bien que je crois que les parents allèrent jusqu'à m'apprécier... Quant à mes propres parents, ils devinrent comblés pour la première fois par leur fils.

Mais un jour que je n'espérais plus, compte tenu de l'âge vénérable duquel je me hissais, notre fortune se présenta enfin en la forme du festival de Pétaouchnok. Mes excuses pour le nom qui ne figure plus dans ma mémoire. Considérez qu'il résume ainsi l'idée principale à retenir. Quoi qu'il en fût, notre groupe était enfin retenu pour une prestation dans un modeste, mais malgré tout véritable festival ! Nous n'avions par ailleurs jamais péché par manque d'humilité, surtout après avoir largement dépassé la tranche d'âge fatidique de la vingtaine, autrement connu comme celui de la consécration des artistes.

— C'est une expérience, avais-je lancé à mes comparses. On va s'amuser, jouer notre propre musique, et passer une bonne soirée !

— J'sais pas. Faut voir. C'est quand ? avait demandé Nico.

Les quelques bières que nous nous enfilâmes par la suite finirent par nous mettre tous les trois d'accord sur un même enthousiasme. Je me souviens de Nico levant son verre et proclamant :

— Tant qu'aucune reprise ne nous est imposée, et qu'on fait pas valser les mamies !

Sur ces bons mots, le contrat était désormais irrévocable, et notre nom de scène enfin scellé dans le même temps. Dead Souls Museum. Je n'en suis toujours pas très fier à ce jour, et il est vrai que nous l'avions tous regretté dès que nous le vîmes placardé sur l'affiche officielle du festival. Trop long, pas assez percutant, et une absence totale de créativité. On était loin du chic et choc Muse.

— On aurait dû s'arrêter sur Last Chance, avait tout de suite réagi Fred.

Pourtant, c'est peu dire si nous y avions réfléchi, passé en revue moult possibilités, et argumenté des nuits entières. Mais, ainsi que l'avait justement fait remarquer Fred : « Tous les bons sont déjà dans la circulation à l'heure qu'il est ». Et effectivement, il semblait que nous ayons choisi un nom bouseux parmi tous les noms bouseux qu'il nous restait.

— OK on a merdé, lui avais-je alors concédé. Mais c'est comme ça maintenant. Il est trop tard pour revenir en arrière. Et puis, prenez The Beatles, The Rolling Stones, ou encore Metallica... longue est la liste des groupes affichant

des noms pas phénoménaux, mais qui sont pourtant devenus mythiques (*je persiste à me demander qui voudrait assister aux concerts des scarabées ou des pierres qui roulent, si ça ne tenait qu'à cela ?*) ! Alors on s'en tape de ce foutu nom et on passe à la musique, les gars !

Quelle envolée lyrique me diriez-vous ! Il faut dire que je me sentais dans mon élément en tant que compositeur. Je fus satisfait de produire l'effet de liesse escompté et presque médiéval sur mes camarades. Ils en auraient levé leurs chopes se déversant alentour, tout en m'acclamant de concert ! Ô bonheur et espérances retrouvés !

Eh bien figurez-vous que je ne vis jamais la moindre parcelle de Pétaouchnok ! La faute en revient à l'entrée du Duc Léopard, qui bouleversa tous mes plans. Oui, cela doit paraître bizarre, cependant, je lui trouve un charme *so british* auquel je ne peux résister. Je fus frappé par lui de la même manière que je le fus la première fois que j'assistai à un concert de Muse, lors de ce mémorable et fabuleux festival dont la renommée n'est plus à faire.

Me voilà donc, à la suite d'un enchaînement de circonstances contraires à mon plein gré, assis au beau milieu d'une plage étrange, que je sais bien loin de Pétaouchnok et de mes aspirations de toujours. Je lutte tant que je peux contre la destinée vaguement héroïque que le léopard semble m'avoir tracée. Mais je suis perdu dans ce monde inconnu, presque sans le mot. Et je ne cesse de me demander si c'est une bonne idée.

Don't waste your time
Ne perds pas ton temps
or time will...
ou le temps
waste...
you
*te perdra*²

2 *Knights of Cydonia*, Black Holes and Revelations, 2006. Muse.